

Philippe Mangion

CHAOS DEBOUT

Roman

(Extrait)

Chaos debout est disponible au format Kindle sur

<http://www.amazon.fr/Chaos-debout-Philippe-Mangion-ebook/dp/B00J1GNWQI>

Mercredi 10/4/02 - 8 heures 45.

Un... deux... trois... quatre... cinq... coup d'œil. Un... deux... trois... quatre... cinq... coup d'œil. Je bats discrètement la mesure sur l'accoudoir et toutes les cinq secondes, je la mate brièvement. Un... deux... trois... quatre... cinq... coup d'œil. Elle a remarqué mon manège, c'est sûr. Un... deux... trois... quatre... cinq... coup d'œil. Cette fois-ci, j'ai croisé son regard. C'est une timide. J'aurais dû m'asseoir à côté d'elle, tout de suite, sans hésiter. Maintenant, je n'oserais jamais. Peur d'être humilié. Il faut que je m'occupe à autre chose. Le journal. Lionel Jospin ne s'est toujours pas remis de sa bourde sur l'âge de Jacques Chirac. Elle m'observe dans le reflet de la vitre, ou alors le paysage. Ou les deux. Chevènement cherche son second souffle. Elle doit avoir entre trente et trente-cinq ans, mariée, sûrement. Neuf heures moins le quart, il reste une demi-heure de train. J'en ai marre mais j'aimerais que ça dure longtemps. Un... deux... trois... quatre... cinq... coup d'œil.

Elle dort maintenant, ou fait semblant. Les femmes ont du cran pour stopper net des situations qui ne peuvent déboucher sur rien. Elles sont efficaces. Bon, revenons à ma voisine. Elle ne me plaît pas mais au moins elle fait attention à moi. Ca fait toujours plaisir, et en plus je peux lui parler. Mais de quoi ? Je sens à nouveau le regard de miss trente-cinq ans. Je vais la snober, mais je suis trop curieux. Il y a au moins cinq mecs qui l'observent. Quand je me sens con parmi les cons, je me sens encore plus con. Cette fois-ci, j'abandonne pour de bon. Le Nouvel Obs. Un château en Dordogne, deux cents mille euros, à retaper. Le prix d'un trois pièces à Paris. Pourquoi pas ? Tout arrêter et lentement creuser sa tombe. Ceux qui ont sauté le pas ont le reste de leur vie pour le regretter, sans possibilité de retour, pour cause d'amour-propre. Creuser sa tombe ou sauter à pieds joints dans le trou, quelle différence ? Le plus dur n'est pas de faire des choix mais de les assumer, si besoin avec mauvaise foi. Ca y est, je repense à la mort, la non-vie, plus rien voir, plus rien entendre, brrr ... ! Il faut chasser cette pensée, vite s'arracher du siphon. Elle est quand même pas mal, cette nana. Il est possible qu'elle soit insupportable, mais en attendant, à cette seconde et sans preuve du contraire, elle

est la plus sensuelle et la plus mystérieuse. Dans quelques heures, son souvenir sera dilué dans tout le reste, englouti. Mais je sais qu'un jour, dans une fraction de seconde, grâce à une odeur, un même mouvement, je repenserai à elle. Elle fait partie de ma vie, de mon chaos. L'édito de Jean Daniel. Profond, très profond. Mais chiant, profondément chiant. Il faut que je relise le paragraphe, je pensais à autre chose. Impossible de me concentrer, ce matin. A quoi peut-elle penser ? En tous cas, elle le cache bien, son regard est complètement vide. La chronique de Jacques Julliard. Encore une leçon de morale. Il se prend vraiment pour un missionnaire. Catho rocardien, sincère et refoulé. Il ne doit pas être gai. « Vous avez du feu ». Ma voisine ! Trouver rapidement une réponse drôle. Impossible. Le blanc, le trou, tant pis pour moi. Je ne lui adresserai plus la parole, c'est trop tard. Je lui tends mon briquet, sans commentaire. Le temps s'étire, et moi aussi. Je ne vois qu'une seule solution : lire le dossier sur l'Afghanistan, mot à mot et jusqu'au bout, notes de bas de pages comprises. L'horreur est abstraite quand elle est écrite noir sur blanc, et qu'on n'entend pas le bruit des canons. Je le tue, il va me tuer, j'ai peur. La guerre est animale. Tout le

reste est masturbation de journaliste. Même les hommes politiques s'accrochent aux wagons de l'histoire. J'ai lu quelque chose de ce genre, chez Kundera qui citait lui-même quelqu'un d'autre. C'est vague comme référence, mais il ne faut pas trop en demander à ma mémoire. J'admire ce mec qui formalise aussi bien des idées qui sont présentes mais si obscures dans mon esprit. Il pense pour moi, c'est reposant. On arrive. Miss trente-cinq ans a déjà disparu. Je suis vraiment un rêveur. Bon ! Affaire suivante : retirer du fric et trouver un taxi.

Toutes les Places de la Gare des villes de France se ressemblent comme des maquettes figées de la prospérité des années soixante. La gare - début de siècle pour les plus chanceuses, reconstruite après la guerre pour les plus malchanceuses, ou gare-TGV, de métal et de verre, les plus esthétiques - fait face à l'horrible et inénarrable tour, vestige d'un concours national de laideur. Les urbanistes devraient

s'amuser à classer les villes en fonction de la hauteur de leur tour-de-centre-ville.

Le taxi pue la cigarette froide malgré le panonceau « prière de ne pas fumer ». Le chauffeur frustré est un silencieux comme quarante pour cent de ses confrères d'après mes statistiques. Ce qui est étonnant est que les soixante pour cent de bavards le sont uniquement par plaisir, sans but commercial, et cela quelque soit la région. Mon chauffeur est heureux pourtant : l'adresse que je lui communique est à plus de quinze kilomètres. Quinze euros minimum. Les rues défilent. L'hôtel de ville est bardé de drapeaux, comme certaines voitures le sont de décalcomanies. On préfère voir les étrangers en drapeaux. Cela pose moins de problèmes et c'est plus décoratif. Le bazar central trône au milieu de la rue piétonne. J'aime bien les rues piétonnes parce qu'il y a encore de la place pour la rêverie.

Les gens fuient la rêverie, parce que la rêverie c'est la lenteur et la lenteur c'est la mort. Et devant la mort, ou plutôt l'image de la mort, ils préfèrent l'assimilation ou la fuite. L'assimilation, c'est la mort considérée comme une

continuation de la vie. Ils s'infligent sur terre un devoir de souffrance, comme si souffrir allait prolonger leur existence, après la mort. Comme de la pâte à modeler qui s'allonge quand on l'étreint. Cette souffrance est accompagnée par la prière, magnifique moment d'auto-persuasion extatique, protocole de mise en transe, d'abstraction de la raison. Ceux qui poussent la logique jusqu'au bout pratiquent l'abstinence, le jeûne ou l'ascétisme. Ils recherchent une extase permanente, peu intense mais continue, dont ils deviennent dépendants. Les religieux sont des pervers parce qu'ils contrarient le fonctionnement naturel et chaotique de la vie, pervers parce qu'ils recherchent dans cette retenue une forme d'extase, au même titre qu'un masochiste, qu'un préparateur de bonzaï, ou à moindre échelle, qu'un collectionneur ou un bricoleur. La perversité rejoint le besoin d'ordre, l'envie de maîtriser la nature et son corps. Les religieux, pape et imams en tête, se font les champions de la morale et de l'éthique. Ils ne font en fait que la détourner. Ils me seraient tellement plus sympathiques si un jour ils déclaraient : « nous avons le goût de la souffrance, de l'auto-contrainte afin de jouir d'un état

d'extase permanent qui nous permet de mieux appréhender notre condition d'humain mortel. »

D'autres tentent d'oublier leur condition d'humain mortel par la fuite. Ils précipitent leur vie et multiplient les événements qui s'y déroulent, réduisent les moments de rêverie pour s'empêcher de penser, et donc de penser à la mort. C'est la recherche de l'extase par la transe, de la transe par l'augmentation du rythme et non plus par de perverses frustrations. Qu'ils se gavent de télévision ou de musique, voyagent sans cesse ou restent pendus à leur téléphone portable, ils cherchent à oublier leur corps, et surtout que ce corps est périssable.

Pour ma part, j'essaie de maîtriser la rêverie, qui par chance et sans cesse s'impose à moi. De laisser aller mon chaos interne, tout en gardant difficilement un minimum de raison. Il y a en moi un double aux aguets. Je ne m'interdis aucune pensée, quelle qu'elle soit, mais j'ai en même temps un regard critique sur ces pensées, une double conscience. Si je m'imagine par exemple tuant ou violant une personne que je connais, ou pire que j'aime, je prends acte de cette pensée, ne

la réprime ni ne la favorise, mais je sais raisonnablement que je ne passerai sans doute jamais à l'acte.

Le rêve, le vrai, remplit en partie cette fonction, mais il est de fait moins culpabilisant car on ne se sent pas responsable de ce qui s'y passe. Comme un autre soi que personne ne juge, qui prend sur lui notre part d'ombre. Là est sans doute leur raison d'être.

Nous arrivons dans les faubourgs de la ville. Les hôtels Ibis, Climat et autres annoncent la zone industrielle.

Dix-huit euros plus deux de pourboire. Je me sens toujours obligé de laisser des pourboires aux chauffeurs de taxi. C'est absurde comme certaines autres manies auxquelles il m'est très difficile d'échapper.

L'hôtesse d'accueil est grosse et moche mais non sans charme. Comme souvent dans sa fonction, elle a une voix très sensuelle. Elle me présente un fauteuil pour le traditionnel quart d'heure d'attente. A quoi pensent donc tous ces visiteurs

? Se laissent-ils comme moi entraîner dans d'absurdes associations d'idées ou s'intéressent-ils réellement aux journaux économiques qu'ils ont entre les mains. Je parcours les pubs : des jambes magnifiques me présentent un placement financier et me font penser à la tête de mon banquier. Si le monde était l'espace de quelques jours tel que les publicitaires nous le présentent! Arte a fait sa meilleure audience depuis son existence en diffusant l'Empire des Sens. On comprend mieux pourquoi le monde nous est présenté comme cela. Il reste à se demander pourquoi il n'est pas réellement comme cela. S'il l'était, on nous le présenterait sans doute autrement. Flattez notre imaginaire, mais n'en faites pas notre réalité.

Un homme propre sur lui s'approche. Il me cherche, essaie de me deviner mais je le laisse hésiter. Par réflexe, je l'imagine tel qu'il était à dix ans et tel qu'il sera à quatre-vingts ans. Je le suis dans les couloirs. Au look du personnel, je pressens le genre de boîte : familiale à forte croissance. Les pires, où transpirent paternalisme des patrons et culture de la méfiance envers les fournisseurs. Vu la présentation des secrétaires, la seule femme à un poste de responsabilité doit être le chef du

personnel. Je déballe le matériel et commence la démonstration. Il ne comprend rien, son regard se noie dans l'écran. Il cherche à formuler une question pertinente, si possible humiliante, une question de décideur. Le mieux est d'aller dans son sens et de se mettre en position d'infériorité. Je poursuis mécaniquement la démonstration pendant que mes pensées s'envolent, éclatent, s'entrechoquent et s'associent, comme des bulles dans un courant d'air. Je redescends sur terre en lui disant au revoir. Je ne vendrai sûrement rien dans cette boîte.

Mercredi 10/4/02 - 18 heures.

J'ai raté le train de retour. Une heure et quart d'attente pour le suivant. La plupart des gens ne supportent pas d'attendre. Je suis heureux à chaque occasion d'attente imprévue et forcée. Une heure quinze de liberté-rêverie. J'observe les passants ou

mieux encore les gens au travail. Une personne au travail, qu'elle que soit son activité, paraît toujours moins sotte. À l'inverse, le pire des cas revient au touriste. Cela vient du fait que notre rapport aux autres se fait principalement à travers leur rôle dans la société. Une personne inactive est socialement mise à nu. Elle n'a plus que son moi pour se défendre. Elle n'a surtout plus de palliatif à sa condition d'humain mortel.

La serveuse sert, le patron compte, les clients boivent, les habitués commentent, les râleurs râlent. Tout cela est très rassurant. La cerise sur le gâteau est cette voyageuse attablée dans un coin de la salle, comme moi en attente, qui trompe son ennui, merveilleux ennui, par quelques regards en coin entre deux paragraphes d'un énorme bouquin, dont elle ne se rappellera même plus le titre dans quelques mois. Alors elle marque la page et glisse le pavé dans un sac mi-plage mi-commission. Elle allume une clope et rapidement son visage s'assombrit, son regard se voile. Elle ne me voit plus, ce qui me permet de la détailler sans gêne. Ce ne sont pas les détails de son physique qui plus tard me permettront de me souvenir

d'elle, de virtuellement la recréer. Le mieux serait évidemment son odeur, mais je me vois mal traverser à quatre pattes le buffet de la gare pour aller renifler entre ses jambes. Alors ce sont ses gestes inconscients, ses battements de paupières sur ce regard absent, sa façon de se tenir penchée en avant sur la table, la tête posée sur sa paume, qui me racontent le plus fidèlement son histoire. Sans oublier mon imagination bien sûr, qui de ces fragments recolle les morceaux, comble les vides par ma détresse à sa détresse mélangée. Elle sort d'une sacoche, cette fois-ci à l'allure très professionnelle, un stylo-bille et un bloc dont elle arrache nerveusement une page. Elle se met aussitôt à y écrire sans discontinuer un texte, une lettre peut-être. Cette scène se révèle maintenant à moi indispensable à l'harmonie du lieu, comme un soliste dans un orchestre. Au même titre que la dame-pipi, le flipper et ses cling-cling-clang, le joueur de flipper et sa cigarette, collée aux lèvres, dont la fumée le gêne. Au même titre aussi que l'écran vert tremblant sur noir listant les départs, que le serveur se pressant inutilement entre les tables, et le patron maîtrisant le percolateur d'un geste sûr, comme un boulanger son four, ou autrefois un cheminot la pression de sa chaudière.

La maîtrise du métier, du geste, répété mille fois à l'identique, à la seconde près. C'est la recherche de la perfection dans la façon plus que dans l'objectif. Refaire et encore refaire, comme l'oiseau son nid ou le lapin son terrier. Pourtant, dans ces gestes-là, notre intelligence, notre capacité de raisonner, notre supériorité d'humain, n'est que très peu utilisée. Beaucoup moins que lorsque pour la première fois, notre cafetier a cherché et fébrilement mis en marche sa machine pour, après une heure de tâtonnement, réaliser son premier café sans goût. La perfection n'est pas spécifiquement humaine, mais elle est valorisante. Individuellement, nous privilégions le savoir-faire à la découverte. Nous sommes en cela pas très différents des autres espèces. Chaque génération n'amène finalement que très peu de valeur ajoutée, mais en revanche valorise très consciencieusement le moindre nouvel acquis. Et pour être plus efficace, une force antagoniste nous incite à nous organiser. Nous déléguons à des machines nos travaux les plus maîtrisés. Ainsi nous travaillons moins, ce qui pourrait nous permettre d'être plus inventif, plus créatif, donc plus « intelligent ». Mais notre pauvre cerveau n'est pas habitué à ça. Nous nous trouvons démunis devant ce moi

dénudé qui nous angoisse tant, devant ce vide qui ressemble tant à la mort. La société, et à l'échelle du temps la civilisation, a des ambitions plus grandes que chacun des individus qui la composent. Il y a un esprit collectif qui va à l'encontre des aspirations personnelles. Il est plus facile d'être progressiste lorsque les projets sont abstraits. Les citoyens des démocraties élisent des dirigeants sur la base de projets ambitieux qu'ils n'entreprendraient pas s'ils en étaient personnellement responsables. Les leaders, qui ne proposent ces projets que par obligation de volontarisme due à leur fonction, à leur rôle, se sentent tenus de les appliquer en partie. Ainsi va la civilisation, progressiste par somme de conservatismes.

Le train part dans cinq minutes et mon café est déjà froid. L'inconnue de la table du fond n'est plus là. Je ne me suis même pas aperçu de son départ. Mes putains de divagations m'ont une fois de plus joué un sale coup. Mais je suis décidé à tout faire pour la retrouver dans le train, en espérant qu'elle l'ait bien pris.

Je grimpe dans la voiture de tête et remonte difficilement le couloir. Le TGV est presque plein et il est difficile de me frayer un chemin entre les gens qui prennent place. Rennes est le dernier arrêt avant Paris et les voyageurs montés à Brest voient, comme de coutume, les nouveaux venus comme des intrus. Ceux qui avaient pris leurs aises à des places qui ne leur étaient pas attribuées râlent qu'on les dérange, comme si le fait d'avoir chauffé le siège avec leur cul leur en donnait la pleine propriété. Fin des voitures de première ; suit le bar sans âme aux fenêtres obstruées à hauteur de visage, histoire de bien dissuader les encombrants contemplatifs, puis le wagon fumeur où j'ai ma place réservée. Toujours pas trouvée, je continue. Voiture six. Stop. Je repère le sac à commissions sur un siège côté fenêtre, avec le gros pavé. C'était « le pendule de Foucault » d'Umberto Eco. Courageuse en plus ! La tablette du siège contigu, côté couloir, est baissée. Je reconnais le stylo et la lettre, cachée en partie sous un Cosmo. Il semble donc qu'il n'y ait personne à côté d'elle. C'est maintenant que je vais devoir accomplir un acte de bravoure. Les regards ternes des autres voyageurs me poussent à agir. Si je reste comme ça, sans rien faire, il me semble qu'ils deviendront

soupçonneux alors que l'expérience montre qu'ils n'en auraient rien à foutre. Je déplace le sac plage-commissions et me glisse maladroitement sous la tablette pour atterrir sur le siège du fond. C'est bon, personne n'a semblé remarquer mon manège. Je suis con, mon cœur bat comme si je m'étais introduit de nuit dans une banque. Maintenant il faut que je me calme, mais il y a encore le risque que cette place soit attribuée à un voyageur monté à Rennes. Je me dis que si personne ne la réclame, ce sera un signe et que j'aurais intérêt à être à la hauteur de ce cadeau du destin. Il m'arrive souvent de m'adresser ainsi à moi-même, avec beaucoup de solennité.

« je me suis installée près du couloir, je suis un peu claustrophobe. Ca ne vous dérange pas, j'espère ».

Dix secondes. C'est long, dix secondes, et c'est à peu près le temps d'extraction d'un vague bafouillis, telle ma surprise a été brutale. Je dois avoir la couleur de son rouge à lèvres.

« Non, non, pas du tout ».

La réponse, qu'elle n'a pas attendue pour s'asseoir, tombe à plat. Elle fait semblant de ne pas se rendre compte de mon

émotion, mais je sens sans le voir un subreptice sourire. Mes quinze ans de timidité me font retrouver l'attitude du parfait indifférent, en contradiction complète avec la secousse intérieure que je ressens, dont l'épicentre se situe au niveau de l'estomac.

J'ai maintenant plus d'une heure et demie pour improviser quelque chose. Aucune réaction, mais j'apprécie déjà sa présence à moins de trente centimètres. En me concentrant, je réussis à sentir sa chaleur. Feuilletant son Cosmo, elle lit sans lire, jouant comme les autres son rôle de mystérieuse voyageuse. Comme voir pour regarder, entendre pour écouter, on devrait inventer un terme signifiant lire sans attention. Je change de position pour signaler ma présence, comme si elle avait pu oublier que quelqu'un était assis à côté d'elle. J'imagine un dialogue qui s'engagerait, tout en intensité comme dans un film, mais cela n'est jamais le cas, ou tellement rarement. C'est pourquoi j'ai tellement de mal à engager une conversation, mêlant la peur de ne pas être à la hauteur de mes ambitions à celle d'être humilié. Le temps passe; il y a un délai au delà duquel plus rien n'est possible, un

temps d'assimilation qui détruit toute l'émotion nécessaire. Elle abandonne sa lecture, range la revue dans le sac à commissions, sous son siège. Tee-shirt court et pantalon taille basse : son mouvement en avant dévoile la naissance de ses fesses et fait remonter ma température. Elle reprend ensuite son stylo, rouge, et finit d'un seul jet la lettre que je ne peux m'empêcher de lire :

Mon frère,

J'ai du mal à écrire sur toi, pour toi. Tu nous explodes à la figure. Tu romps notre comportement égoïste qui nous laisse croire que l'on peut s'aimer sans se comprendre, simplement parce que l'on est frère ou sœur. J'ai construit ma vie hors de la famille, sentant au fond de moi que ne pouvait s'y exprimer ma vraie personnalité. Je n'ai pas cherché à m'imposer, ma voix intérieure était trop faible. Mes cris retenus, refoulés, ont inscrit en moi une détermination sans bornes. Notre relation

de frère et sœur en a pâti. J'aurais au moins loupé ça dans ma vie.

Aujourd'hui, tu es à l'hôpital, enfermé contre ta volonté. C'est la cassure, la fracture. Comment reconstruire notre histoire ? Comment te comprendre, comment te connaître vraiment dans les méandres de ta révolte ? L'idéal serait que tu puisses lire dans mon esprit les pensées, les sentiments qui te concernent, comme dans un livre ouvert, échappant au filtre opaque de la communication, de la gêne, de la pudeur, et même des pensées de premier niveau.

Tu y lirais entre autres choses de l'admiration, admiration pour tout ce que tu oses, pour tout ce que tu pourfends sans retenue, pour le fait que toi tu pourrais poster cette lettre que tu ne liras peut-être jamais.

Aujourd'hui tu es en crise. Tu nous fais peur. Tu nous renvoies notre image déformée, distendue. Tu secoues en nous la vase qui nous étouffe, mais qui nous protège aussi. Nous ne sommes pas comme toi capable de vivre à vif. Mais toi,

comment en sortiras-tu ? Trouveras-tu ton équilibre tout en gardant ta sensibilité ?

J'ai peur que les psys ne se contentent de traiter la crise sans trouver en toi le refoulement fondamental, sans éradiquer les angoisses qui un jour réapparaîtront.

Le train arrive. Je suis comme un zombie. Je la laisse, sans réaction, me saluer d'un sourire, descendre sur le quai, s'éloigner et se perdre dans la foule. Comme une tâche de couleur lentement avalée dans la masse monochrome. Puis il ne reste plus que la foule, qui se déplace en mouvements ordonnés. Les trajectoires sont rectilignes, parfois ralenties par quelque croisement. Il y a peu de flâneurs dans une gare. Les voyageurs redécouvrent la réalité de leur rôle. Ils ne sont plus déplacés et redeviennent leur propre moteur. Le corps est actif mais l'esprit ne l'est plus. En posant le pied sur le quai, Ils replongent dans la réalité. Les regards sont droits et non plus circulaires. Sans concertation, les flux s'organisent comme dans une colonie de fourmis. L'arrivée du train désorganise

momentanément le système qui retrouve rapidement sa fluidité. Chacun des marcheurs règle son pas, sa trajectoire, sa vitesse en fonction du système, et cela sans organisation extérieure. Il y a très peu de sourire ou de manifestations émotives chez l'homme qui marche. En contraste avec ce décor mouvant, l'émotion des personnes qui se retrouvent ou se quittent m'est d'autant plus spectaculaire que je suis encore sous le choc de ma rencontre. Spectaculaires mais brèves émotions, du moins en apparence. Très vite les couples qui se forment se mettent en marche. L'esprit de la foule accepte toutefois que le rythme de leur pas soit pour un moment encore plus lent, en décalage. Les couples qui se séparent gardent pendant quelques pas l'expression d'une émotion sur leur visage, mais très vite leurs traits prennent leur aspect uniforme de marcheur, comme un jouet en latex qui retrouve sa forme après qu'on l'a écrasé.

Je me sens à contre-sens, en décalage de rythme. Comme tous les rêveurs, je ne suis pas assimilé par le système. D'un regard extérieur, il me semble percevoir l'esprit de la foule.

Mais un retour brutal à la réalité me fait prendre conscience qu'il est sans doute trop tard. Que ces cinq minutes de décrochage m'ont à jamais séparé de Claudia. C'est ainsi qu'instinctivement j'ai nommé l'inconnue. Ce sera ma Claudia Chauchat de la Montagne Magique. Elle meublera pour longtemps l'essentiel de mes pensées, de mes associations, de mes fantasmes. Une sourde énergie me pousse cependant à plus d'effcience. Cette émotion ressentie, ce mal aux tripes ne mérite pas de ne s'accrocher qu'à une image virtuelle qui, obligatoirement, se diluera dans les marécages de ma mémoire. Secoue-toi, Fabien, cours dans tous le sens, affole-toi. Cette agitation ne se traduit pas physiquement, mis à part le cœur qui bat un peu plus vite, et toujours ce foutu mal au bide. Noble sentiment, mon cul ! La chiasse, oui ! Ça gargouille, ça transpire des fesses, le slip colle.

Même dans ces moments-là, il est si difficile de s'arracher de la glue des habitudes. Je m'arrête au tabac. L'employé utilise sa caisse avec ses deux mains en élégants mouvements de pianiste, lançant des regards paternalistes et réprobateurs à sa nouvelle et lente collègue, au comportement maladroit et

soumis. L'arrogance de celui qui sait domine l'angoisse de celle qui découvre. Et là, devant celle qui, encore humaine de son inexpérience, se dépatouille fébrilement sur son clavier, Claudia. Je dois vraiment avoir l'air con avec mes tâches rouges et ma bouche ouverte. Elle récupère enfin sa monnaie, adresse un sourire complice à la caissière, se baisse légèrement sur sa droite, ramasse son sac de plage et dans le même mouvement l'accroche en bandoulière à son épaule droite, se retourne sur sa gauche. Dans le même temps de sa rotation sur la gauche, son regard se lève pour fixer un repère qui va guider ses prochains pas. Aligné dans l'autre file, celle de gauche, celle du caissier rapide et antipathique, je me trouve donc sur le chemin circulaire de son regard. Celui-ci me dépasse, puis souplement revient, immédiatement suivi d'un sourire spontané, puis rapidement retenu comme si sa conscience, avec un léger retard, le jugeait trop complice. Un pas, deux pas, elle va me croiser. Ma bouche, déjà ouverte, se déforme en quelque chose qui doit être bien ridicule mais signifie une sorte d'accusé de réception. Au moment où elle me croise, et me présente donc son profil, il me semble percevoir une sorte d'amusement moqueur dans l'expression

de son visage. C'est sans doute ce léger déplacement sur le terrain de la dérision qui me sauve. Là je suis plus à l'aise. Je pivote sur ma droite, comme guidé par un aimant. Elle avance d'un pas trop lent pour ne pas être une invitation. Fabien, si tu ne fais rien maintenant, tu n'es qu'un veule con.

« S'il vous plaît »

Elle décélère sur deux pas, s'arrête, se tourne au trois-quarts :
« oui ? »

Le sourire est maintenant plus franc. Je comble les trois mètres qui nous séparent : « je suis ridicule, n'est-ce pas ? »

Son regard brille, exagérément moqueur : « oui ! »

Un blanc ... elle semble jouir de ma détresse. Je bafouille :
« nous étions côte à côte dans le train ». Elle manque d'éclater de rire : « ah bon ? ». Naturellement, je tombe dans son piège :
« Oui, rappelez-vous. Je vous ai même laissé le côté couloir ... vous êtes cruelle de me laisser m'enfoncer comme ça ! »

« Mais non ! Enfin, peut-être un tout petit peu. Mais vous avez l'air tellement .. troublé. C'est touchant. Pour me faire

pardonner, je vais vous proposer quelque chose. Reprenez vos esprits et appelez-moi vendredi. D'accord ? Vous avez de quoi noter ? »

Mes mains tremblent et peinent à trouver un stylo dans ma sacoche. Je suis prêt à noter au dos de mon paquet de clopes.

« Isabelle – 01 46 94 87 78. Salut, à vendredi. »

(Fin de l'extrait)

Chaos debout est disponible au format Kindle sur

<http://www.amazon.fr/Chaos-debout-Philippe-Mangion-ebook/dp/B00J1GNWQI>